



«Je disais...» dans mes *Pensées*:
théorie et pratique de l'esprit

MYRTILLE MÉRICAM-BOURDET

ABSTRACT. Montesquieu's *Pensées* considers the notion of esprit in all its forms, whether it is set forth according to the most general point of view in articles referring to *L'Esprit des lois* or to the *Essai sur les causes qui peuvent affecter les esprits et les caractères*; or used as a specific category explaining a readiness, an aptitude, or a relevance that is expected in a particular society – whether it be worldly, aristocratic, or even literary. These latter uses, occurring mainly in the three volumes of the *Pensées*, circumscribe the way in which 'esprit' has become «a principal attribute of our modern times» and in which it notably seeks to make itself be recognized in society. As in the *Lettres persanes*, Montesquieu analyzes these tendencies by putting his own esprit on stage. The theory and practice of esprit thus coexist in the *Pensées* in a striking way.

KEYWORDS. Enlightenment; Montesquieu; Montesquieu's *Pensees*; Spirit; French society.

Les notations du recueil des *Pensées* de Montesquieu sont si diverses qu'elles mettent en lumière la large palette des usages qu'on fait de la notion d'esprit au XVIII^e siècle, qu'elle soit mobilisée du point de vue le plus général ou saisie en tant que catégorie spécifique. Dans le premier cas, Montesquieu envisage de manière large ce qu'il désignera à terme par l'expression d'«esprit général», et les *Pensées* fournissent la trace d'écrits non publiés, parfois incorporés dans des textes ultérieurs, qui permettent de cerner la notion. Tels sont typiquement les articles n^o 1191 et 1192 des *Pensées*, ou 2265, restes d'une «dissertation sur la différence des génies» dont le projet remonterait à 1717 alors que Montes-

quieu vient d'être élu à l'Académie de Bordeaux¹. Y ferait suite dans les années 1730 l'*Essai sur les causes qui peuvent affecter les esprits et les caractères*, qui puiserait certaines de ses réflexions dans le premier travail, comme en attestent certaines notations conservées dans les *Pensées*, et alors même que l'*Essai* apparaît *in fine* à son tour partiellement incorporé dans *L'Esprit des lois*². Cependant, bien que les *Pensées* permettent certainement de reconstituer une petite partie du cheminement intellectuel de Montesquieu, elles ne constituent en aucun cas un corpus exhaustif et achevé, et il serait donc vain de chercher à donner une cohérence à des notations partielles et qui ne sont souvent dans les *Pensées* que comme en transit.

C'est en revanche par la diversité des aspects sous lesquels la notion d'esprit apparaît que le corpus s'avère riche d'enseignements. S'y observe la façon dont cette notion labile et polysémique s'incarne toujours, au fil de l'histoire, dans différents types particuliers. Qu'elle fonctionne donc à un niveau général en tant que principe rendant compte d'une nation, ou à un niveau particulier pour désigner les facultés intellectuelles de l'individu, la notion d'esprit se voit toujours particularisée dans différents moments historiques. Parce qu'il est le propre de l'homme, ou plutôt de l'animal en général, et très peu le propre de Dieu, l'esprit se trouve pris dans le flux de l'histoire et ne peut renvoyer à une notion théorique et abstraite. Ainsi, Montesquieu note: «Les animaux ont plus d'esprit à mesure qu'ils ont plus de facilités pour l'exercer; les singes avec leurs mains les éléphants avec leur trompe les castors avec leur queue les hommes avec leurs bras et leur langue»³. L'interrogation sur les conditions du développement des facultés chez les animaux dans leur ensemble fait écho aux interrogations intéressant spécifiquement

¹ Sur ce texte, voir C. Volpilhac-Augier, *La Dissertation «Sur la différence des génies», essai de reconstitution*, «Revue Montesquieu», 4, 2000, pp. 226-237 <http://montesquieu.ens-lyon.fr/IMG/pdf/RM04_Volpilhac_226-237.pdf> (1/2017).

² On renverra pour l'*Essai* au travail d'annotation dans les *Œuvres complètes de Montesquieu* (t. IX: *Œuvres et écrits divers II*, Voltaire Foundation, Oxford 2006, pp. 203-269), et en particulier à l'analyse des termes d'esprit et de caractère compris dans le titre, p. 212.

³ *Pensées*, n° 788 (éd. L. Desgraves, *Pensées. Le Spicilège*, Robert Laffont, Paris 1991). Nous citons le texte d'après la leçon vérifiée sur le manuscrit pour l'édition des *Pensées* dirigée par C. Volpilhac-Augier, à paraître dans les *Œuvres complètes de Montesquieu*, t. XIV et XV (Classiques Garnier/ENS Éditions), mais nous modernisons l'orthographe et la ponctuation.

les hommes quant aux particularités propres à chaque peuple et à l'influence des conditions géographiques, politiques ou religieuses sur celui-ci. Autrement dit, l'influence de l'histoire elle-même, qui fait du développement de l'esprit, compris comme faculté intellectuelle générale, mais aussi et surtout comme faculté propre à une société particulière – mondaine, aristocratique ou encore littéraire –, une notion relative. Si dans les *Lettres persanes*, Rica observait que «la fureur de la plupart des Français, c'est d'avoir de l'esprit»⁴, Montesquieu remarque quant à lui, à propos d'une «chanson des Grecs», que cette préoccupation «est un attribut principal de nos temps modernes»⁵. Lui-même en fait la preuve, et l'on se montrera attentif à la façon dont il illustre sa propre pratique de cet esprit dont il ne cesse de cerner diversement les contours.

Le génie particulier des siècles: de l'esprit de désordre à l'esprit de conversation et de commerce?

Sans examiner dans le détail la façon dont Montesquieu fait jouer entre eux les différents facteurs qui rendent compte de ce qui constitue l'esprit général, nous nous appuyerons ici sur les différents qualificatifs qui viennent le spécifier et trouvent pour ainsi dire à l'incarner historiquement dans un peuple ou une nation⁶. La prise en compte des variables qui influent sur le principe général faisant agir un peuple permet en effet à Montesquieu de conclure que «chaque siècle a son génie particulier»⁷. L'idée revient à plusieurs reprises dans le tome I des *Pensées*, où plusieurs articles travaillent, parfois en se réécrivant, le passage de ce

⁴ *Lettres persanes*, Lettre 64 [66], *Œuvres complètes de Montesquieu*, t. I, Voltaire Foundation, Oxford 2004, p. 304. Nous modernisons l'orthographe et la ponctuation.

⁵ *Pensées*, n° 1354.

⁶ Nous reprenons une distinction d'échelle à laquelle procède Montesquieu dans l'article n° 348: «J'appelle génie d'une nation les mœurs et le caractère d'esprit de différents peuples dirigés par l'influence d'une même cour et d'une même capitale»; différents peuples, unis par un même génie, finissent donc par former donc une nation.

⁷ *Ibidem*, n° 810.

que Montesquieu appelle un «esprit de gloire et de valeur», à un «esprit de commerce». L'article n° 810 des *Pensées* propose ainsi une sorte de résumé schématique des différentes dispositions prises successivement par la mentalité européenne au fil des âges:

un esprit de désordre et d'indépendance se forma en Europe avec le gouvernement gothique; l'esprit monacal infecta les temps des successeurs de Charlemagne: ensuite régna celui de la chevalerie, celui de conquête parut avec les troupes réglées et c'est l'esprit de commerce qui domine aujourd'hui.

Les âges ainsi grossièrement définis n'excluent pas que plusieurs types d'esprit paraissent coexister à une période donnée, tel l'esprit de désordre et d'indépendance avec l'esprit monacal durant un long Moyen Âge. Dans le tome I des *Pensées*, c'est d'ailleurs cette période qui occupe Montesquieu, comme dans *L'Esprit des lois* ensuite, ainsi que le passage à une nouvelle disposition d'esprit qui délimiterait une époque nouvelle dans l'histoire de l'esprit humain. Ce qui semble être un premier état de la rédaction pose avec précaution l'hypothèse selon laquelle «il y a apparence que ce qu'on appelle *valeur héroïque* va se perdre en Europe», et énonce de façon laconique les raisons de ce changement: «notre philosophie, plus de chevalerie, l'indifférence d'être à un maître ou à un autre pour le bonheur»⁸. L'affaiblissement, voire la disparition, de ce que Montesquieu renomme dans l'article suivant «l'esprit de gloire et de valeur»⁹ s'explique donc tant par les nouvelles conditions sociales («les places civiles sont remplies par des gens qui ont de la fortune»), que par une certaine indifférence au régime politique, ou plutôt au prince régnant, étant donné l'amélioration du sort des populations conquises, mais aussi par des mutations affectant les sentiments religieux, en particulier «l'indifférence pour l'autre vie», ou bien encore par la façon générale dont les hommes envisagent leur existence et leur rôle dans le monde, c'est-à-dire aussi peut-être les valeurs qui les guident. Lorsque Montesquieu note que «La philosophie a gagné du terrain. Les idées anciennes d'héroïsme et les nouvelles de chevalerie se sont perdues», il faut certainement comprendre que c'est *parce que* «la philosophie a gagné du terrain» *que* «les idées anciennes d'héroïsme et les nouvelles de che-

⁸ *Ibidem*, n° 760.

⁹ *Ibidem*, n° 761.

valerie se sont perdues». L'idée se trouve reformulée et surtout articulée de manière explicite dans l'article n° 810 précédemment cité: «La philosophie et j'ose même dire un certain bon sens ont gagné trop de terrain dans ce siècle-ci pour que l'héroïsme y fasse désormais une grande fortune». Héroïsme antique et chevalerie médiévale constituent donc deux temps finalement similaires par les ressorts imaginaires et déraisonnables qu'ils mettent en branle, alors que la «philosophie» moderne s'inscrirait au contraire dans une rationalité qui n'a même pas besoin d'être savante.

L'idée est suggestive, mais la formulation somme toute laconique laisse beaucoup de choses dans l'ombre sur les conditions qui expliquent justement l'émergence de ce «bon sens». L'article n° 761 fournit certainement alors une explicitation de ces conditions d'apparition du bon sens chez la plupart des hommes, en le rattachant à des données d'ordre religieux, familial, social, voire plus largement politique. Cette rationalité sous-jacente explique également peut-être que prévale en même temps que cet «esprit de philosophie» – expression qui n'apparaît certes pas dans les *Pensées*, mais dans la correspondance¹⁰ – un «esprit de commerce [qui] fait qu'on calcule tout»¹¹, et qui a justement sans doute débarrassé «l'esprit militaire» de ses oripeaux chevaleresques, bien loin que ce dernier n'étouffe au contraire le premier¹².

En dehors de ces considérations sur les différents âges, et des remarques sur «l'esprit de liberté» qui règne chez nos voisins anglais¹³, la dernière incarnation majeure de l'esprit humain dans les *Pensées* réside certainement dans «l'esprit de conversation» dont Montesquieu fait un attribut de la nation française contemporaine. Notons évidemment que la polysémie du terme de «commerce» autorise à donner un sens large à l'expression, et à voir dans l'«esprit de commerce» une simple variante synonymique de l'«esprit de conversation». On sait que les *Lettres per-*

¹⁰ Montesquieu à Martin Folkes, 21 janvier 1743 (*Correspondance II*, n° 533, *Œuvres complètes de Montesquieu*, t. XIX, ENS Éditions/Classiques Garnier, Lyon/Paris 2014, p. 185).

¹¹ *Pensées*, n° 810.

¹² Voir le curieux programme d'une histoire de France dans l'article n° 1936 où il s'agirait entre autres de montrer «Comment l'esprit militaire n'a point étouffé l'esprit de commerce».

¹³ Voir *ibidem*, n° 1960.

sanes, déjà, en avait fait l'un des traits majeurs mis au jour par les Persans dans leur expérience quotidienne du monde parisien, expérience fictive certainement appuyée sur l'expérience de l'auteur dont les *Pensées* livrent une analyse qui se diffracte entre réflexions quelque peu théorisées et recueil de pensées ou de propos qui en constituent autant d'exemples. L'article n° 1682 présente non seulement une définition de cet «esprit de conversation» mais rend aussi raison de son apparition en le liant évidemment aux conditions sociales qu'il présuppose et qui expliquent qu'il soit étranger à certaines sociétés, entendons par là typiquement les sociétés asiatiques dont la gravité s'opposait à la gaieté et à la légèreté de la société française dans les *Lettres persanes*.

L'esprit de conversation est ce qu'on appelle de l'esprit parmi les Français; il consiste à un dialogue ordinairement gai dans lequel chacun sans s'écouter beaucoup parle et répond, et où tout se traite d'une manière coupée, prompte et vive, le style et le ton de la conversation s'apprennent c'est-à-dire le style de dialogue; il y a des nations où l'esprit de conversation est entièrement inconnu: telles sont celles où l'on ne vit point ensemble, et celles dont la gravité fait le fondement des mœurs. Ce qu'on appelle esprit chez les Français n'est donc pas de l'esprit, mais un genre particulier d'esprit; l'esprit en lui-même est le bon sens joint à la lumière¹⁴.

L'esprit bien compris, n'est-ce donc pas finalement «l'esprit de philosophie» qui aurait à la différence des autres une portée universelle, alors que cet esprit-là n'est qu'un «esprit particulier, qui consiste dans des raisonnements et des déraisonnements courts»¹⁵, et n'est donc pas toujours synonyme de raison? C'est à questionner de telles tentatives de catégorisation que conduisent les *Pensées*, dans la mesure où les articles construisent moins des oppositions bien nettes qu'ils n'établissent une dialectique de la raison et de la déraison, du savoir et de l'ignorance.

Ce qu'on nomme «l'esprit».

Ce que les Français nomment «esprit» se résumerait-il à un art, un exercice auquel on se rompt par une pratique assidue, et dont le plaisir résiderait dans la légèreté et donc dans la superficialité? L'art consommé de

¹⁴ *Ibidem*, n° 1682.

¹⁵ *Ibidem*, n° 1971.

la conversation n'aurait alors rien à voir avec les facultés intellectuelles bien comprises, qui permettent à Montesquieu d'arriver à ce jeu d'esprit: «Combien vois-je de gens qui n'ont pas assez d'esprit et qui en ont beaucoup; combien en vois-je qui en ont assez et en ont très peu?»¹⁶. On se tromperait cependant à réserver à l'étude l'apanage de la pensée, car bien des articles viennent remettre en cause une partition trop stricte entre le savoir et l'ignorance, ou plutôt entre le raisonnement juste et ce qui relève de ses excès. Si l'on gagne beaucoup dans son cabinet, Montesquieu note également à l'article n° 1971 qu'on «gagne beaucoup dans le monde», parce qu'alors «on y est pensant par la raison qu'on ne pense pas, c'est-à-dire que l'on a les idées du hasard qui sont souvent les bonnes». L'absence de raisonnement suivi (celui-ci étant le propre du cabinet), n'empêcherait donc pas à la pensée spontanée d'être pertinente. De la même manière, Montesquieu remarque, non sans une certaine acidité polémique vis-à-vis des hommes de lettres et des savants de son temps: «J'aime les paysans: ils ne sont pas assez savants pour raisonner de travers»¹⁷, tout comme «il y a des gens qui sont sots parce qu'ils veulent avoir trop d'esprit». Il ne faudrait néanmoins pas confondre sottise et stupidité, la sottise étant justement peut-être comme le revers de l'esprit: «Il y a parmi nous peu de sots, qui soient en même temps stupides. La sottise s'y trouve si près de l'esprit»¹⁸.

Si Montesquieu lui-même n'hésite pas à faire preuve d'une certaine maîtrise de la formule et de la pensée brillante, les *Pensées* viennent cependant aussi questionner le fonctionnement même de cet art de la saillie, comme le résume peut-être le très court article n° 1376: «si l'on allait recueillir les saillies des Petites Maisons, on en trouverait beaucoup». La pensée originale, inattendue, ne serait-elle pas le propre de ces têtes dérangées que l'on enfermait aux Petites-Maisons? Il n'y aurait alors rien de moins réfléchi qu'une saillie. Pour remettre en cause de façon quelque peu paradoxale les ressorts de l'esprit, la réflexion prend aussi l'exemple des enfants et des femmes.

Lorsqu'une fille a sept ans elle paraît avoir de l'esprit parce qu'elle ne craint rien; à douze elle tombe dans une espèce de stupidité parce qu'elle

¹⁶ *Ibidem*, n° 1094.

¹⁷ *Ibidem*, n° 1109.

¹⁸ *Ibidem*, n° 1439.

s'aperçoit de tout. Il en est de même de ces enfants qui paraissent avoir tant d'esprit et qui deviennent si sots; ils lâchent toutes sortes de propos à tort et à travers parce qu'ils ne savent ni ne sentent ce qu'ils disent: au lieu que ces enfants qui paraissent sots ont un[e] espèce de sentiment prématuré des choses, ce qui fait qu'ils sont en quelque façon plus réservés. Qu'on y fasse attention: ce qui plaît dans le discours d'un enfant vient dans le fond de la sottise de l'enfant qui n'a pas été frappé de ce qu'il dit comme il fallait et n'a vu ni senti ce qu'il fallait; il n'y a que ceux qui ont de l'esprit qui paraissent sots¹⁹.

La saillie et ce qu'on appelle l'esprit paraissent donc relever d'une forme d'inconscience, tant de ses propres pensées que des convenances, quand l'esprit bien compris, celui qui naît de la réflexion et de la prudence, peut amener à une paralysie passant pour de la stupidité. Et ce n'est à l'inverse que par un travail sur soi et sur ce que la société valorise que l'on parvient à retrouver, une fois adulte, cet esprit brillant qui voisine néanmoins toujours dangereusement avec la sottise. On trouve le même ordre de réflexion à propos des femmes, Montesquieu faisant valoir la difficulté à décider si les femmes possèdent ce qui relève de l'esprit bien compris ou si, comme les enfants, elles ne font pas illusion par certaines qualités qui en tiendraient passagèrement lieu.

Il est souvent difficile de savoir si les femmes ont de l'esprit ou non, elles séduisent toujours leurs juges, la gaieté leur tient lieu de cet esprit, il faut attendre que leur jeunesse soit passée, elles pourraient dire pour lors: je vais savoir si j'ai de l'esprit²⁰.

Cette notation quelque peu satirique sur les femmes fait nécessairement de la manifestation de l'esprit une qualité pour ainsi dire secondaire et tardive, comme le formule de manière antithétique un autre

¹⁹ *Ibidem*, n° 1090.

²⁰ *Ibidem*, n° 2115. On notera que, comme dans les *Lettres persanes*, ce que l'on appelle presque improprement «l'esprit de géométrie» ne relève pas pour Montesquieu d'une véritable intelligence, et les géomètres se trouvent mis dans les *Pensées* sur un pied d'égalité avec ces femmes. L'article n° 2115 est en effet immédiatement suivi – et l'édition en cours pour les *Œuvres complètes* ne les distinguera d'ailleurs pas, la démarcation ayant été introduite par les éditeurs antérieurs – d'une réflexion sur les géomètres qui fait apparaître le même procédé satirique: «Quand un homme est un bon géomètre et est reconnu pour tel, il lui reste encore à prouver qu'il a de l'esprit» (*Ibidem*, n° 2116).

article des *Pensées*: «Dans les jeunes femmes, la beauté supplée à l'esprit; dans les vieilles, l'esprit supplée à la beauté»²¹. Dans les deux cas, la finalité semble toujours de plaire d'une manière ou d'une autre, ce qui fait de ce que l'on pourrait appeler l'«esprit des femmes» moins le reflet d'une raison universelle que d'un tour particulier qui serait propre à un sexe, quitte à devenir par contamination le propre d'une société ou d'une époque.

L'expérience mise en scène dans les *Lettres persanes* d'une société mondaine où la mode du badinage a progressivement gagné toutes les sphères de l'État²² peut à plusieurs égards trouver des échos dans les notations des *Pensées*, en particulier dans le «long» article n° 107 qui pose pour maxime du temps que «Plaire dans une conversation vaine et frivole est aujourd'hui le seul mérite», et précise l'idée par quelques exemples qui pourraient fournir comme le canevas d'une nouvelle lettre persane: «pour cela le magistrat abandonne l'étude de ses lois, le médecin croirait être décrédité par l'étude de la médecine; on fuit comme pernicieuse toute étude qui pourrait ôter le badinage». La superficialité qui atteint aussi le domaine de la création littéraire, et fait tomber en décrépitude aux yeux du public les ouvrages de Corneille et de Racine, trouve, d'après un commentaire que se prête Montesquieu, son origine dans l'influence générale qu'exercent les femmes: «c'est le commerce des femmes qui nous a menés là car c'est leur caractère de n'être attachées à rien de fixe»; «il n'y a plus qu'un sexe et nous sommes tous femmes par l'esprit»²³. L'esprit de conversation que nous évoquions précédemment trouve donc ses racines dans une tournure féminine de l'esprit qui informe la société dans son ensemble pour constituer un trait de caractère général, à rattacher à un moment particulier de l'histoire de France. La particularisation de la notion d'esprit dans ses différents temps permet ainsi de rendre compte dans le même mouvement de l'esprit général d'une nation. Par rapport aux autres types d'esprit, celui de conversation a ceci de particulier qu'il fait intervenir un nouveau paradigme causal, constitué par les rapports entre les sexes jusqu'alors peu pris en considération, et que mettaient déjà en valeur à

²¹ *Ibidem*, n° 2221.

²² Voir la Lettre 61 [64], *Lettres persanes*, pp. 297-298.

²³ *Pensées*, n° 1062.

leur manière les *Lettres persanes*. Mais si, comme le remarque Montesquieu dans l'article n° 1354 que nous citions précédemment, «l'esprit [...] est un attribut principal de nos temps modernes», la prépondérance accordée aux femmes dans la société mondaine conduit à observer comment la notion d'intellect en général se voit aux prises avec ce qui relève d'une sorte de déformation de l'esprit bien compris. La polysémie du terme d'esprit et les jeux de mots qu'elle permet érigent alors la figure du paradoxe en maîtresse du temps, comme le faisaient également valoir les *Lettres persanes*. L'affaiblissement de l'esprit dans les menus détails qu'affectionnent les femmes semble ainsi mettre les hommes au-dessous de leur sexe, tout en exerçant paradoxalement leurs talents, car «Il faut avoir bien de l'esprit pour de la galanterie et pour leur apprêter des conversations qu'elles puissent soutenir»²⁴.

Défi posé à l'esprit, les femmes paraissent ainsi dans les *Pensées* jouer le même rôle que les sots dont Montesquieu parle souvent. «I said je ne trouve rien de si difficile que d'avoir de l'esprit avec des sots»²⁵. Les articles commençant par l'amorce «Je disais» ou par sa traduction en anglais mettent évidemment en scène la parole et l'esprit qu'elle manifeste, en travaillant à dessein le paradoxe et le renversement, ici dans la dialectique entre supériorité et infériorité, dans une logique de distinction qui s'inverse en fonction des interlocuteurs. Pourquoi les gens d'esprit seraient-ils mis en difficulté par ceux qui n'en ont pas? Si les notations sur les femmes fournissaient les premiers éléments de réponse, en jouant sur la difficulté supérieure opposée par la faiblesse de celles auxquelles on s'adresse pour trouver matière à conversation, on trouve l'explicitation de ce paradoxe suscité par les sots dans d'autres articles plus développés où Montesquieu met plus largement en scène son caractère et son existence:

J'ai toujours eu une timidité qui a souvent fait paraître de l'embarras dans mes réponses; j'ai pourtant senti que je n'étais jamais si embarrassé avec les gens d'esprit qu'avec les sots: je m'embarrassais parce que je me

²⁴ *Ibidem*, n° 1275.

²⁵ *Ibidem*, n° 1066.

croyais embarrassé et que je me sentais honteux qu'ils pussent prendre sur moi de l'avantage²⁶.

L'analyse offre un écho singulier avec ce que Rousseau dira dans ses *Confessions* et dans ses *Dialogues* sur son inaptitude à penser en société et sur la logique du contretemps que son caractère lui impose malgré lui²⁷. Pour Montesquieu, la paralysie n'est jamais aussi grande qu'avec ceux que l'on sait être inférieurs à soi, et les *Pensées* rapportent à l'inverse les bons mots de Montesquieu produits «dans les occasions» lors de ses voyages à l'étranger.

Lorsque je voyageai, j'arrivai à Vienne, étant [...] dans la salle où dînait l'empereur. Le comte de Kinski me dit: vous monsieur qui venez de France et avez vu Versailles, vous êtes bien étonné de voir l'empereur si mal logé. Monsieur, lui dis-je, je ne suis pas fâché de voir un pays où les sujets sont mieux logés que le maître²⁸.

Au-delà du désir mondain de plaire et de se distinguer, la réponse témoigne d'une véritable réflexion politique dont on trouve une autre formulation dans les *Pensées*: «Un palais délabré doit moins faire rougir un prince que quatre lieues de pays abandonné et inculte»²⁹. Les exemples concrets ici choisis font évidemment sentir que la magnificence d'un prince n'est rien si elle ne s'accompagne de la prospérité de l'État tout entier. Mais la réponse faite au comte de Kinski introduit, par le parallèle direct entre le palais du prince et les habitations de ses peuples, un éloge qui est tout autant celui d'une politique générale que celui du prince lui-même, dont la personne se fait oublier au profit de ses sujets – de même que, et c'est là le génie de la politesse de Montesquieu, la pauvreté prétendue du palais de l'empereur face à la magnificence de Versailles est occultée par la réponse de Montesquieu. Un

²⁶ *Ibidem*, n° 1003. Voir aussi n° 1005: «La timidité a été le fléau de toute ma vie; elle semblait obscurcir jusqu'à mes organes, lier ma langue, mettre un nuage sur mes pensées, déranger mes expressions; j'étais moins sujet à ces abattements devant des gens d'esprit que devant des sots: c'est que j'espérais qu'ils m'entendraient; cela me donnait de la confiance».

²⁷ Voir par exemple J.-J. Rousseau, *Les Confessions*, livre III, éd. J. Voisine, Classiques Garnier, Paris 2011, pp. 124-125.

²⁸ *Pensées*, n° 1003.

²⁹ *Ibidem*, n° 1996.

esprit qui a de l'esprit, telle est donc l'image que Montesquieu donne aussi de lui-même dans les *Pensées* qui font parfois étalage du bon mot en travaillant sans cesse la figure du paradoxe. On en donnera un dernier exemple, dont le ressort consiste à dénoncer un comportement, ici l'avarice, en en faisant apparaître l'absurdité en le considérant sous un angle particulier, celui de l'au-delà: «Je disais à un avare: vous faites bien d'amasser de l'argent pendant votre vie; on ne sait ce qui arrivera après la mort»³⁰.

Génie de l'esprit.

On terminera ce survol des pistes lancées dans les *Pensées* par quelques considérations relatives à la carrière de l'esprit dans le domaine spécifique des arts et des sciences. Le mouvement général de l'esprit humain qui met en effet au premier plan la notion d'esprit elle-même est à plusieurs reprises commenté dans les *Pensées* sous différents angles. Il l'est d'abord d'un point de vue global, Montesquieu postulant un lien de cause à effet – sans se prononcer sur l'ordre des priorités – entre puissance des États et apogée des sciences et des arts: «on a remarqué que leur prospérité est si intimement attachée à celle des empires qu'elle en est infailliblement le signe ou la cause»³¹, comme en témoignent l'histoire de l'Europe dans son ensemble mais aussi le cours de l'histoire de nations particulières, à commencer par la France. Ainsi, «si nous voulons jeter les yeux sur l'Europe nous verrons que les États où les lettres sont les plus cultivées ont aussi à proportion plus de puissance», et que les «vastes empires du Pérou et du Mexique ne périrent que par leur ignorance». Mais Montesquieu évoque aussi «des inconvénients que nous trouvons dans notre prospérité même», à savoir l'infatuation des esprits par l'esprit lui-même: «tout le monde se juge savant ou bel esprit et ([a]) acquis le droit de mépriser les autres; de là cette négligence d'apprendre ce qu'on croit savoir, de là cette sottise confiance dans ses propres forces qui fait entreprendre ce qu'on n'est pas capable d'exécuter». La litanie des maux est encore longue, et nous nous en

³⁰ *Ibidem*, n° 2089.

³¹ *Ibidem*, n° 1006.

tiendrons à ce passage de l'analyse qui présente une nouvelle variation sur la dialectique entre le savoir et l'ignorance, mais aussi entre l'intelligence et la sottise, laquelle fait également intervenir la logique sociale qui porte chacun à vouloir se distinguer des autres.

De là, dans ceux qui se croient être obligés d'être de beaux esprits, et qui ne peuvent s'empêcher de sentir leur mérite inférieur, cette fureur pour la satire qui a fait multiplier parmi nous les écrits de cette espèce, qui produisent deux sortes de mauvais effets, en décourageant les talents de ceux qui en ont, et en produisant la malice stupide de ceux qui n'en ont pas.

On pourrait citer bien d'autres articles avec lesquels ces propos entrent en résonance, qui dénoncent tous ceux qui font vainement parade d'un esprit surfait. Les *Pensées* tracent ainsi soigneusement le portrait du véritable homme d'esprit dont l'une des qualités réside peut-être dans une forme de modestie sociale. «Il y a la même différence entre un homme d'esprit et un bel esprit que l'on met entre une belle femme et une beauté: on n'est jamais bel esprit quand on ne prétend pas de l'être»³². Sous un jour plus nettement satirique et donc critique, la réflexion pourrait être ainsi formulée: «Un homme qui a de l'esprit ne cherche point à en montrer; on ne se pare pas des ornements que l'on met tous les jours»³³. L'affectation d'avoir de l'esprit est donc le signe d'un défaut de l'esprit qui cherche à se distinguer de manière outrancière, quitte à en oublier les règles implicites qui tempèrent le jugement, parmi lesquelles figurent l'équité et la bonne foi. Aux basques des véritables esprits s'accrochent nécessairement des critiques qui n'ont d'autre moyen que d'affecter de mépriser tout ce qu'ils lisent, et ainsi «On dédaigne pour faire paraître de l'esprit»³⁴. C'est alors tout le problème de l'absence de critères absolus permettant de guider le jugement que soulève le dialogue fictif ouvert par Montesquieu dans cet article. Pourquoi, demande-t-il au censeur zélé, «l'esprit que vous avez est-il une preuve que les autres n'en ont point? Quoi, votre goût sera toujours infaillible et l'esprit des autres leur manquera toujours? Comment ce partage si différent que vous jugez toujours bien sans exception, et que sans exception ils pensent toujours mal?». En appelant à plus d'équité dans les

³² *Ibidem*, n° 1423.

³³ *Ibidem*, n° 2056.

³⁴ *Ibidem*, n° 1542.

avis, Montesquieu ne s'adresse qu'à la bonne volonté des critiques, ce qui ne réglera jamais de manière définitive le problème de la relativité des jugements portés sur ce qui relève de l'esprit. Comme le résume l'article 1160, qui expose le fond du problème, «On n'est pas d'accord sur l'esprit parce que, quoique l'esprit, en tant qu'il voit, soit quelque chose de très réel, l'esprit en tant qu'il plaît, est entièrement relatif». Si l'on sait donc bien distinguer l'esprit de la stupidité, reste à savoir l'apprécier à sa juste valeur, dans le meilleur comme dans le pire, à l'instar des saillies de ces enfants que l'on prend souvent pour des traits de génie alors qu'elles ne sont que le fruit de leur inconséquence.

On conclura sur cet esprit en remarquant qu'il ne cesse chez Montesquieu de présenter des visages si différents qu'il en devient paradoxal. Mais ne serait-ce pas, comme invitaient déjà à le dire les remarques sur l'esprit (général) de conversation qui s'est emparé des Français, son caractère principal que de fonctionner sur ce mode du paradoxe? Aux nombreuses notations critiques qui figurent dans les *Pensées* et qui renvoient sur bien des points à la présentation souvent satirique qui en était faite dans les *Lettres persanes*³⁵, il faudrait aussi comparer les articles présentant une définition positive de cet esprit bien compris. On ne renverra pour cela qu'aux articles n° 721 et 807, où Montesquieu insiste sur la part d'originalité qui fait nécessairement la spécificité de l'esprit. Alors que «Les sots qui marchent dans le chemin de la fortune prennent toujours les routes battues», «les gens d'esprit se font des routes particulières» et «marchent là où personne n'a encore été»³⁶. Ainsi, dans le domaine de la création littéraire, l'homme d'esprit se fait «créateur de dictions, de tours et de conceptions, il habille sa pensée à sa mode, la forme, la crée par des façons de parler éloignées du vulgaire»³⁷, en un mot «c'est souvent en parlant mal qu'il parle bien». On ne saurait mieux dire une fois encore que c'est dans le paradoxe que l'esprit se fait voir,

³⁵ Voir M. Méricam-Bourdet, *De l'esprit contre l'esprit? Sur quelques paradoxes apparents des Lettres persanes*, in Ph. Stewart (dir.), *Les Lettres persanes en leur temps*, Classiques Garnier, Paris 2013, pp. 95-107.

³⁶ *Pensées*, n° 807.

³⁷ *Ibidem*, n° 721.

mais que c'est aussi la raison pour laquelle il risque toujours de se fourvoyer ou d'être méconnu.